

**Élisée Reclus et les conditions d'une géographie sensible**

**Rodolphe Olcèse**

\*

Cette présentation reformule certains propos qui ont fait l'objet d'une publication dans le livre *La Vie terrestre. Essai sur Élisée Reclus*

\*

En guise d'introduction, il n'est sans doute pas inutile de faire quelques rappels biographiques, afin de situer Élisée Reclus.

Il est né le 15 mars 1830, à Sainte-Foy-la-Grande, au sein d'une fratrie de 14 enfants. Son père Jacques est pasteur calviniste, très engagé dans ses charges pastorales. Il destine deux de ses fils (Élisée et son frère Élie) aux mêmes fonctions et les envoie dans un collège des Frères Moraves en Prusse (à Neuwied). C'est l'occasion pour Élisée d'apprendre des langues étrangères, mais aussi de s'éloigner de la foi chrétienne. Il ne passera que deux années dans ce collège avant de rejoindre Sainte-Foy-la-Grande pour y préparer le baccalauréat. Il commence des études de théologie à Montauban avec Élie mais les deux frères sont rapidement exclus de la faculté, en raison de leurs engagements politiques. Élisée fera finalement des études de géographie, et suivra pour ce faire les cours de Carl Ritter à Berlin, où il passe quelques mois.

Élie et Élisée participent à une manifestation pour dénoncer le coup d'État de Napoléon Bonaparte du 2 décembre 1851. Menacés de représailles, ils doivent fuir et rejoignent Londres et commence pour Élisée une période d'Exil. De Londres il se rend aux États-Unis, plus précisément à la Nouvelle Orléans. Il a un contact de première main avec l'esclavagisme, auquel il s'opposera fermement et qu'il fera connaître par le biais d'articles destinés aux milieux savants. D'abord précepteur pour une famille de propriétaires terriens, la famille Fortier, il vit cette situation comme une compromission et se rend en Nouvelle Grenade (actuelle Colombie), avec le projet d'y développer une plantation. Ce projet échoue, Élisée Reclus tombe gravement malade et il rentre en France. Son premier livre, *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*, fait le récit de cette aventure.

C'est alors que commence sa carrière de géographe et qu'il se rapproche des milieux anarchistes. Il commence par contribuer à la mise en œuvre des *Guides Joanne*, pour le compte des éditions de La Librairie Hachette, et devient membre de la Société de Géographie. Pendant presque 4 années (1863-1867), il travaille à la rédaction de sa première grande œuvre de géographie : *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe* et peu de temps après, *Histoire d'un ruisseau* (1869). *Histoire d'une montagne* paraîtra en 1880.

En 1871, il participe à la Commune de Paris, épisode au terme duquel il est arrêté et emprisonné pendant un peu moins d'un an. Condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie, sa peine est commuée en dix ans de bannissement, grâce à l'intervention de la communauté scientifique internationale qui intervient en sa faveur par le biais d'une pétition, qu'aurait signé Darwin lui-même (mais ce fait n'est pas documenté).

Il s'installe donc en Suisse et y initie son second grand projet de géographe : la production d'une *Nouvelle Géographie Universelle*. Un contrat d'éditeur avec Hachette prévoit une parution de ce vaste projet sous forme de fascicules et en volumes. Sur une période de près de 20 ans, entre 1876 et 1894, 19 volumes de près de mille pages chacun dresseront le portrait détaillé du globe. Il sillonne de très nombreux pays et continent, même s'il ne peut se rendre dans toutes les régions dont son œuvre propose des descriptions. Pour rédiger certains textes, Élisée Reclus s'appuie sur ses amitiés militantes, en sollicitant les connaissances de ses amis géographes et anarchistes, Pierre Kropotkine ou Léon Metchnikoff notamment.

Parallèlement à ses activités de géographes, Élisée Reclus s'illustre en théoricien et défenseur de l'anarchisme, dont il propose une vision singulière et articulée à sa compréhension des espaces géographiques.

En 1895, il s'installe à Bruxelles, où il espère un temps pouvoir enseigner la géographie, il engage le troisième volet de sa grande trilogie géographique, un ouvrage en six tomes intitulé *L'Homme et la terre*, dans laquelle il met en œuvre la discipline dont il est le maître d'œuvre, en l'occurrence la géographie sociale. La grande thèse qu'il défend est que l'homme est la nature prenant conscience d'elle-même. Il meurt le 4 juillet 1905, alors que la publication de ce dernier opus d'envergure est encore en cours.

Pourquoi s'intéresser à une figure comme Élisée Reclus, qui pourrait sembler, au regard des éléments rapportés par ce rapide parcours biographique, un savant ordinaire, tel que le XIX en a suscité un certain nombre ? Ce qui caractérise Élisée Reclus, c'est d'abord qu'il est un grand

écrivain, qui a inventé une manière de faire de la géographie qui n'existait pas vraiment avant lui. Il envisage en effet la qualité littéraire comme une condition essentielle de la discursivité savante, qui peut par le prisme de l'écriture échapper aux logiques de spécialisation qui rendent souvent les disciplines scientifiques hermétiques aux non-initiés.

Comme j'espère le montrer, la géographie d'Élisée Reclus est sensible dans son exposé. L'autre élément important, c'est qu'Élisée Reclus a imposé aux géographes la tâche de voir le monde pour pouvoir en parler, non pas qu'il soit possible de voir tous les pays, continents, territoires dont la géographie doit produire le relevé, mais parce qu'il faut que cette écriture soit suscitée par un contact et un échange avec les milieux naturels. À cet égard, son œuvre de géographe est la parfaite continuation de l'expérience qui a donné lieu à l'écriture du récit du *Voyage à la Sierra Nevada de Sainte-Marthe*. Le géographe écrit mais sa main est guidée, informée par son expérience de la nature, qui est un moment d'immersion dans le sensible.

Enfin, parce que la géographie n'est pas seulement un état des lieux de la condition terrestre, mais doit aussi ouvrir sur une dimension prescriptive. Élisée Reclus, avant bien des lanceurs d'alerte contemporains, a insisté sur le fait que les groupes humains ont une incidence sur les milieux qu'ils habitent et que partant, ils ont une responsabilité à l'égard de ces milieux. La géographie doit donc être une manière de comprendre comment la manière dont nous sommes présents au monde a une incidence sur celui-ci, ce dont nous devons prendre la mesure pour que cette incidence ne soit pas pure et simple détérioration des ressources qui nous sont offertes ou qui sont exploitées. La géographie d'Élisée Reclus préfigure nombre de problématiques très contemporaines, et répond par avance aux apories qu'elles rencontrent. Hommes et femmes de bonne volonté ont la possibilité d'embellir la terre et doivent, de ce fait même, y travailler.

Je proposerai donc d'interroger le geste de géographe d'Élisée Reclus à partir de ces trois dimensions de son œuvre :

- 1) Le prérequis d'un contact avec la nature
- 2) L'invention d'une écriture capable de dire la singularité de la vie de la terre
- 3) L'articulation des considérations sur les phénomènes terrestres à une responsabilité morale qui incombe à la forme humaine d'exister

## 1) Le prérequis d'un contact avec la nature :

“Pour Élisée Reclus, la géographie est une discipline qui doit conduire au grand air et doit nous permettre de comprendre ce qu'il en est de vivre humainement au contact de la terre. S'il est avant tout géographe, il est aussi l'auteur d'une œuvre au sein de laquelle prend corps une philosophie de l'être humain et du monde d'une singulière actualité, que sa production textuelle plus directement enracinée dans la philosophie de l'anarchie nourrit d'ailleurs considérablement. Dans son ensemble, sa démarche doit être comprise dans l'horizon d'une rupture du rapport d'autorité du sujet pensant ou savant, au monde et à la nature qui se donne à connaître. Reclus interroge les principes de gouvernance de nos existences et les formes d'assujettissement qui leur sont corrélatives. Il le fait car l'enjeu pour lui est d'abord de prendre place au sein de la nature, en déjouant les relations de pouvoir induites par toute une philosophie de la connaissance dont il est aussi, par certains côtés, l'héritier (mais il en questionne l'héritage). On a tous en mémoire cette phrase de Descartes : « Se rendre comme maître et possesseur de la nature ». Pour renverser les dynamiques de pouvoir et d'assujettissement des milieux naturels qu'une certaine philosophie de la science a pu susciter, il faut opérer un retournement complet – et c'est bien le sens de l'anarchisme d'Élisée Reclus – et commencer par reconnaître que loin d'être des sujets connaissant autonomes et indépendants des objets qui se donnent à notre attention, nous sommes en fait attachés. Attachés aux pierres, attachés aux plantes, attachés aux animaux avec lesquelles nous vivons. L'anarchisme d'Élisée Reclus n'est pas un vain rêve d'indépendance ni la pure auto-affirmation d'un sujet se percevant lui-même comme une réalité dont il serait l'unique propriétaire. L'œuvre du géographe invite plutôt à faire le constat d'un étoilement salutaire de la sensibilité humaine dans un tissu sensible sur lequel elle ne peut pas réellement exercer d'autorité, puisque cette sensibilité elle-même en est un produit et ne peut se découvrir que par les multiples dépendances qu'elle éprouve dans les milieux dans lequel elle est engagée. À ce titre, la « géographie sociale<sup>1</sup> » d'Élisée Reclus peut se formuler comme une allégeance prêtée aux attachements sensibles sans lesquels la sensibilité humaine s'appauvrirait radicalement de n'avoir de contact qu'avec elle-même et serait conduite à mourir de sa propre atrophie.

---

<sup>1</sup> Élisée Reclus mobilise l'expression « géographie sociale » après les sociologues et économistes Paul de Roussiers et Edmond Demolins (selon les précieuses informations et mises au point fournies par Philippe Pelletier dans *Écologie et géographie. Une histoire tumultueuse (XIXe et XXe siècle)*, Paris, CNRS Éditions, 2022, p.149-150).

Dans une lettre qu'il écrit à sa mère, pour lui annoncer qu'il va quitter la Louisiane pour explorer la Nouvelle Grenade, le jeune Élisée Reclus esquisse à grands traits ce qu'il en est de la discipline à laquelle il va donner toute son énergie et consacrer l'essentiel de sa pensée, en l'occurrence la géographie. La posture qu'il s'impose est parfaitement antithétique à celle qu'adopte le savant géographe rencontré par le Petit Prince qui est « trop important pour flâner » et « ne quitte jamais son bureau » où il reçoit des « explorateurs<sup>2</sup> » qui rencontrent le monde pour lui. Il est notable en effet qu'Élisée Reclus envisage la géographie, non pas comme une pure pratique de cabinet, même si cet aspect de la discipline reste nécessaire à ses yeux, mais comme le préalable à une immersion dans le corps de la terre, qui doit conduire le sujet de la connaissance à ne plus pouvoir se percevoir lui-même que dans le contact avec des formes du vivant susceptibles de donner à sa pensée ses premiers moyens de la connaissance :

Voir la terre ; c'est pour moi l'étudier ; la seule étude véritablement sérieuse que je fasse est celle de la géographie, et je crois qu'il vaut beaucoup mieux observer la nature chez elle que de se l'imaginer du fond de son cabinet. Aucune description, aussi belle qu'elle soit, ne peut être vraie, car elle ne peut reproduire la vie du paysage, la fuite de l'eau, le frémissement des feuilles, le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, les formes changeantes des nuages ; pour connaître, il faut voir. J'avais lu bien des phrases sur la mer des Tropiques, mais je ne l'ai pas comprise tant que je n'ai pas vu de mes yeux ses îles vertes et ses traînées d'algues et ses longues processions de nautilus roses et ses grandes nappes de lumière phosphorescente. Voilà pourquoi je veux voir les volcans de l'Amérique du Sud<sup>3</sup>.

Élisée Reclus souligne dès cette lettre que la connaissance de la nature repose sur un acte de participation, de plongée dans le flux de la vie. Dans cette perspective, le paysage que le géographe entend décrire ne saurait être considéré comme un objet esthétique construit par la pensée et la sensibilité humaines, mais comme une condition d'existence, un environnement vivant auquel on ne peut accéder qu'en s'y intégrant et en s'y abandonnant. La vie du paysage ne peut être reproduite par une description scientifique et prétendument objective si elle n'est pas d'abord éprouvée, sentie, évaluée au prisme des sentiments et des sensations qu'elle nous donne de vivre : la fraîcheur d'un ruisseau qui coule à l'ombre des arbres, le frémissement des feuilles exposées au souffle du vent, les battements d'ailes d'un oiseau que notre regard ne parvient pas à retenir. Les deux « petits » livres à destination des jeunes écoliers (du XIXe siècle) que sont

---

<sup>2</sup> Antoine de Saint-Exupéry, *Le Petit prince*, Paris, Gallimard, 1993, pp.78-79

<sup>3</sup> Élisée Reclus, *Correspondance. Tome premier (1850-1870)*, Paris, Librairie Schleicher Frères, 1911 (Paris, Archives Karéline / L'Harmattan), p. 109.

*Histoire d'une ruisseau* et *Histoire d'une montagne* sont la parfaite description de ce que peut et doit être la relation vécue à la nature, préalable incontournable à toute connaissance que nous pourrions vouloir en produire.

Le géographe invite ainsi à considérer que le savant est avant tout un homme ou une femme, et que sa science doit reposer sur cette donnée inaliénable, et non l'inverse. Le savant doit ainsi comprendre ses interdépendances sensibles, multiples, hétérogènes avec les milieux naturels, car sa propre vie est pleinement concernée par l'effectuation du tissu de phénomènes qu'il s'agit de déchiffrer tout en faisant droit à l'infinie variété dont il est le lieu. Pour Élisée Reclus, il faut aller jusqu'à considérer le libre arbitre, cette disposition supposément exceptionnelle de l'existence humaine, comme étant le produit des conditions sensibles, physiques et climatiques dans lesquelles l'existence humaine est engagée, car ce sont ces conditions qui rendent possible la liberté humaine et la soutiennent, et non l'inverse. « L'homme, cet "être raisonnable" qui aime tant à vanter son libre arbitre, ne peut néanmoins se rendre indépendant des climats et des conditions physiques de la contrée qu'il habite. Notre liberté, dans nos rapports avec la terre, consiste à en reconnaître les lois pour y conformer notre existence<sup>4</sup>. » C'est bien là la première condition du géographe : couler son existence dans le jeu des manifestations sensibles qui caractérisent les milieux naturels pour en comprendre les lois. Quelles que soient les facilités d'existence que nous donne notre intelligence ou notre volonté, poursuit Élisée Reclus, nous n'en restons pas moins « des produits de la planète<sup>5</sup> » à laquelle nous sommes définitivement liés : « attachés à sa surface comme d'imperceptibles animalcules, nous sommes emportés dans tous ses mouvements et nous dépendons de toutes ses lois<sup>6</sup> ». L'homme vit d'être arrimé à la terre dont il provient, ce qui ne fait pas de lui un pur produit du sol bien entendu, mais le conduit à vivre pleinement des liens qui l'articulent intégralement au monde sensible auquel il appartient.

On pourra objecter qu'il n'est certes pas possible au géographe d'être présent à la totalité de la face du globe, et qu'il est confronté, comme savant, à la nécessité de décrire ou de comprendre des espaces auxquels il n'a potentiellement pas accès. Mais les expériences préalables qu'il aura pu avoir de la nature doivent palier ces difficultés, en lui offrant les moyens de naturaliser son écriture, qui peut et doit devenir un espace de manifestation des phénomènes

---

<sup>4</sup> Élisée Reclus, *La Terre. Description des phénomènes de la vie du globe* vol.2, *L'océan - l'atmosphère - la vie*, Paris, Librairie Hachette, 1869, pp.623. Élisée Reclus souligne dans la même page que ce qui se dit de l'homme individuel, qui est un être sensible, vaut de la vie des peuples, dont la forme et le caractère sont largement décidés par le sol qui les portait à l'origine ainsi que par les climats ou l'atmosphère ambiante au contact desquels ils ont été amenés à vivre et à se développer.

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> *Ibid.*

sensibles. Élisée Reclus fait ainsi précéder le premier tome de *La Nouvelle géographie universelle* de l'avertissement suivant : « Ma grande ambition serait de pouvoir décrire toutes les contrées de la terre et de les faire apparaître aux yeux du lecteur comme s'il m'avait été donné de les parcourir moi-même et de les contempler sous leurs divers aspects ; mais, relativement à l'homme isolé, la terre est presque sans limites, et c'est par l'intermédiaire des voyageurs que j'ai dû faire surgir l'infinie succession des paysages terrestres. Toutefois j'ai tâché de ne point suivre mes guides en aveugle et je me suis efforcé par d'incessantes lectures de contrôler les descriptions et les récits » (*Nouvelle géographie universelle I. L'Europe méridionale*, Paris, Librairie Hachette et Cie, 1876, p.I). Quand il n'a pas eu un accès physique, sensible, aux paysages qu'il doit pourtant décrire, il appartient au géographe de les « faire surgir », c'est-à-dire de conserver, autant qu'il lui est possible de le faire, une dimension expérientielle dans la rencontre avec les paysages. C'est la raison pour laquelle il n'hésitait pas à en référer, non pas seulement à de la documentation, mais également à des amis voyageurs, susceptibles de lui communiquer leurs sentiments sur tel ou tel aspect d'un milieu, d'un relief, etc., dont ils ont pu faire une expérience de première main. Mais l'enjeu pour Reclus est de trouver les ressources pour que l'écriture elle-même puisse fournir l'occasion d'une expérience de la nature et en devenir le théâtre. Élisée Reclus indique en ce sens que l'écriture géographique peut être un moment de manifestation du vivant : « j'ai fait revivre la nature autour de moi » (p.II).

Ce qui nous conduit au deuxième point de notre exposé

## **2) La dimension lyrique de la géographie :**

Nous venons d'en avoir un aperçu, la seconde condition pour mettre en œuvre une géographie sensible est dans l'invention d'un style d'écriture. Il s'agit au fond d'entendre le terme de géographie dans son sens littéral d'écriture (graphie) de la terre (géo), expression qui peut s'entendre au double sens du génitif : au sens objectif : écrire sur la terre, la prendre comme objet de descriptions écrites ; écrire à partir ou avec la terre, en faire un moment déterminant du processus d'écriture lui-même. Élisée Reclus, et on comprend bien pourquoi, embrasse ces deux dimensions simultanément. En effet, si l'homme, la femme est la nature prenant conscience d'elle-même, s'il ou elle doit être compris par son intégration au tissu terrestre, alors par nos mains c'est la terre elle-même qui se porte à l'expression.

L'œuvre d'Élisée Reclus se caractérise par la polyvalence des modes discursifs qu'elle engage. Cette polyvalence tient à la circulation des formes et des motifs de sa pensée. La notion

de paysage cristallise bien cette polyvalence et encourage cette circulation des modalités de la parole qui tente de le décrire ou de l'exprimer. Le paysage est en effet toujours à la fois une réalité physique et esthétique. L'écriture qui vient à sa rencontre peut aussi bien procéder d'une ambition scientifique que s'inscrire dans une exigence poétique sans rien perdre de sa légitimité. Élisée Reclus en est si convaincu que, dans son œuvre, la tâche du géographe est indissociable de celle du poète, l'un trouvant auprès de l'autre des ressources et les moyens de découvrir le style dans lequel il doit se réaliser. Comme le remarque Élisée Reclus, la montagne s'adresse différemment aux montagnards, au savant, au poète encore ou à l'enfant qui forge à son contact ses facultés de compréhension du monde. L'intelligence de la montagne implique, pour Élisée Reclus, la rencontre et la convergence des multiples formes d'attention qu'elle suscite. Chacun de ces modes d'attention devient l'un des aspects à travers lequel monts et sommets se manifestent à notre sensibilité.

L'écrivain géographe doit être en mesure de passer d'un régime de discours à un autre, parfois au cœur d'un même ouvrage ou d'un même développement, comme le montrent exemplairement des ouvrages comme *La Terre* ou *L'Homme et la Terre*. Car la géographie fait toujours plus que documenter, évaluer, mesurer des phénomènes géologiques. Pour devenir une géographie sociale, cette discipline doit être en mesure de comprendre les manières dont nous sommes présents à la nature et de développer des formes d'attention très diverses aux individus eux-mêmes les plus hétérogènes ; l'espace littéraire qu'elle ouvre se développe dans des textes capables de rencontrer ces sensibilités plurielles. On parle parfois de certains livres d'Élisée Reclus comme de textes de « vulgarisation » – c'est le cas des deux histoires) – de plusieurs de ses thèses et de ses ouvrages plus directement scientifiques. Leur sens ou leur fonction n'est pourtant pas d'élargir une audience, déjà fort large du reste, sous la pression d'un éditeur par exemple. Ces textes relèvent plutôt de la divulgation. Ils sont une manière pour l'écrivain de rencontrer autrement la matière même de ses livres « de science », c'est-à-dire non seulement la terre, mais plus fondamentalement la terre dans ces liens avec l'existence humaine, dans ce qu'elle fait à l'existence humaine et dans ce que cette existence peut lui faire. La question de savoir comment l'homme formule les rapports qu'il instaure avec son ou ses milieux d'existence rentre alors pleinement dans le champ que peut ouvrir cette discipline qu'est la géographie sociale.

Cette polyvalence des modes discursifs mobilisés pour dire la terre, et singulièrement la montagne, est induite par la variété matérielle des massifs et sommets qu'il s'agit de connaître

intimement. Dans *La Terre*, Élisée Reclus rappelle que les montagnes sont le lieu d'une multiplicité : la variété des silhouettes que peuvent prendre les massifs se conjugue avec la diversité des climats, des reliefs et êtres vivants qui peuvent y être rencontrés. Cette diversité est produite par la variété des facteurs géologiques susceptibles d'affecter ou d'altérer le relief ou la physionomie des montagnes. Décrire une montagne, c'est d'abord prendre acte de sa singularité absolue. « Malheureusement, souligne Élisée Reclus, la plupart des langues sont fort pauvres en mots propres faisant apparaître devant le regard une sommité aux contours précis<sup>7</sup>. » Les mêmes termes doivent ainsi être utilisés par le géographe pour désigner des réalités finalement très diverses, par leur forme et par leur structure, ce qui fait que la langue ne peut qu'épuiser les ressources esthétiques de la montagne. Cette impuissance à dire les montagnes tient à ce que les langues, et singulièrement le lexique utilisé par le savant, se sont formées dans des villes elles-mêmes « situées pour la plupart dans des régions de plaines ou de coteaux faiblement ondulées<sup>8</sup> ». Éloignées des chaînes montagneuses, les grandes villes françaises ne peuvent se constituer un lexique suffisamment riche pour faire apparaître la singularité des arêtes ou des sommets derrière un terme unique, qui suffirait à la faire surgir pour la pensée quand ce terme est mobilisé. Eu égard à cette situation linguistique, l'écrivain géographe doit ou bien se tourner vers les dialectes régionaux pour enrichir son vocabulaire, ou bien développer un lyrisme de la pensée à même de décrire ce que les formes rocheuses sont susceptibles de produire sur la sensibilité humaine.

Élisée Reclus s'efforce ainsi d'exhumer un vocabulaire puisé dans des dialectes propres aux Pyrénées, aux Alpes françaises ou à la Savoie : *bric, pelve, tucs, tusse, aiguille, pic, barre, dent, corne (horn), quairats*, etc. sont des termes inscrits dans une spécificité locale qui permettent d'exprimer la particularité des formes montagneuses d'une aire géographique donnée et de réintroduire dans la langue une diversité là où les seuls mots de sommet, d'arrête ou de crête ne rendent pas justice à la singularité des montagnes décrite<sup>9</sup>. Pour se constituer ce vocabulaire, il faut se tourner vers les dialectes mais aussi prêter attention aux « termes appliqués par les montagnards aux cimes principales<sup>10</sup> ». Autrement dit, l'écrivain géographe doit se composer une langue en accueillant celles que parlent les habitants des montagnes. Chaque chaîne de montagne constituant un milieu à part, il est naturel et nécessaire que la langue qui s'y invente soit aussi à part. À cet égard, la pauvreté de la langue pour dire la montagne peut devenir paradoxalement un facteur facilitant de rencontre et de découverte de réalités humaines locales et situées, ce qui

---

<sup>7</sup> Élisée Reclus, *La Terre*, vol.1, *op. cit.*, p.146.

<sup>8</sup> *Ibid.*

<sup>9</sup> Sur ces considérations, voir *ibid.*, pp.147-153

<sup>10</sup> *Ibid.*, p.153.

empêche les phénomènes étudiés par la géographie sociale de disparaître derrière de simples opérations de classification, de mesure ou de calcul du paysage.

Les mêmes êtres, les mêmes matières, les mêmes émotions traversent les grands textes de géographie de l'écrivain et les ouvrages poétiques qu'il a publiés. *Histoire d'une montagne*, cet ouvrage rédigé à destination d'adolescents libérés de l'école, consacre ainsi quelques pages à la présentation de « l'étagement des climats », dont le principe est exposé dans un texte ramassé et davantage soucieux de reconduire le lecteur à son propre attrait pour les voyages et à sa capacité à s'approprier l'émotion du botaniste attaché à la contemplation des plantes :

En se promenant au milieu des éboulis récents, ou sur les amas de terres apportées du haut des montagnes par les eaux torrentielles, le botaniste observe souvent des troubles dans la distribution des tribus végétales. Ce sont là des phénomènes qui l'émeuvent, car, à force d'étudier les plantes, il finit par sympathiser avec elles. Cette vue qui lui fait battre le cœur est causée par l'expatriation forcée d'herbes et de mousses violemment entraînées dans un climat pour lequel elles ne sont pas faites<sup>11</sup>.

Difficile de ne pas voir surgir, à travers cette évocation, la figure du prisonnier politique qu'a été Élisée Reclus, condamné au bannissement et à l'exil. Les plantes emportées par la migration des roches sur lesquelles elles siégeaient sont qualifiées de « pauvrettes, étonnées de respirer une autre atmosphère ». Au-delà de l'effet poétique, il s'agit d'instruire une continuité d'existence entre l'être humain et la montagne où il trouve refuge, et de nourrir, chez celui ou celle qui observe plantes et accidents rocheux, une capacité à imaginer le déséquilibre qu'introduit un événement naturel. Or si la flore peut être en proie à de telles émotions d'arrachement, c'est parce que la configuration de la montagne s'y prête. Cette montagne en effet offre le condensé des différents reliefs et les différents climats qui par ailleurs se déploient à l'échelle de la terre. Les montagnes exigent une attention spécifique de la part d'Élisée Reclus car elles donnent à voir la terre dans son ensemble et dans sa complexité. Par les montagnes, la terre peut ainsi être embrassée directement par l'imagination et la pensée. Écrire la montagne, c'est finalement donner un accès à la terre elle-même, en tant qu'elle peut et doit être rencontrée par notre sensibilité et notre intelligence, offrir un vis-à-vis qui nous permet de comprendre nos propres singularités. S'agissant des montagnes, Reclus écrit dans *La Terre* : « Les climats et les zones de végétation s'étagent sur leurs pentes : on peut y embrasser d'un seul regard les cultures, les forêts, les prairies, les glaces, les neiges, et chaque soir la lumière mourante du soleil donne aux sommets

---

<sup>11</sup> Élisée Reclus, *Histoire d'une montagne*, op. cit., p.152.

un merveilleux aspect de transparence, comme si l'énorme masse n'était qu'une légère draperie rose flottant dans les cieux<sup>12</sup>. »

### 3) Une géographie morale :

De *La Terre* à *Histoire d'un ruisseau*, comment établir la part qui revient au savant et la part qui revient au poète ? L'intensité est la même d'un texte à l'autre, et l'émotion est parfaitement intacte. Ce qui change, c'est, peut-être, le régime d'expériences à quoi il est fait référence, car l'*Histoire d'une montagne* est celle que doit pouvoir raconter tout voyageur. Il s'agit d'inventer une poésie que chacun doit pouvoir faire sienne et se réciter pour son propre compte. C'est la raison pour laquelle Élisée Reclus forge ce quasi genre littéraire que serait la poésie-géographique. Évoquant *Histoire d'un ruisseau* et *Histoire d'une montagne*, dans une brève étude intitulée *Élisée Reclus, géographe et poète*, Joël Cornuault remarque : « La quarantaine de chapitres (chacun formant à soi seul une monographie, unité géographico-littéraire auto-suffisante) qui constituent les deux livres, si on les mettait bout-à-bout, formeraient un remarquable recueil de poèmes géographiques<sup>13</sup>. » Cette poésie est une tentative pour dire que la relation que les hommes entretiennent avec la terre doit prendre appui sur un effort moral de tension constante vers la justice et la beauté<sup>14</sup>. Or cet effort, la science seule est impuissante à le produire, il exige une éducation qui lui soit dédiée et qui passe par la sensibilité à un verbe poétique à même de dire la grandeur de la terre et la dignité de toutes les formes du vivant, un verbe qui puisse nous rappeler à l'exigence d'accomplir notre liberté et de cultiver notre sens de la justice. Élisée Reclus souligne à l'occasion que la lecture de certains poèmes peut être en mesure de réveiller la violence d'une émotion ordinairement suscitée par ce qui dépasse nos capacités d'appréhension. À la poétesse Louise Ackermann, qui vient de lui offrir un recueil de ses textes, Élisée Reclus écrit en effet : « Que de fois pourtant vous avez déjà fait passer en moi ce long frisson de joie ou d'extase qui me secoue dans les moments sacrés où je me trouve en présence du grand et du beau<sup>15</sup> ! »

---

<sup>12</sup> Élisée Reclus, *La Terre*, vol. 1, *op. cit.*, p.141.

<sup>13</sup> Joël Cornuault, *Élisée Reclus, géographe et poète*, Gardonne, Fédérop, 2002 (1995), p.33.

<sup>14</sup> Et qui en ce sens soit capable de renouer avec une forme de pensée mythologique. Évoquant « nos premiers ancêtres gréco-romains » confrontés à l'activité volcanique, Élisée Reclus note ainsi : « Cette terre qui frémit, ces flammes sortant d'un foyer caché, ces ouvertures béantes en communication avec des cavernes inconnues, ces lacs qui se vident et s'emplissent soudain, ces antres vomissant des gaz mortels, tout cela entra pour une forte part dans leur mythologie et dans leur poétique, et c'est encore là que, malgré nous, se trouve l'origine d'une multitude de nos images, de nos comparaisons et de nos idées » (*Nouvelle géographie universelle*, vol. 1, *op. cit.*, p.488).

<sup>15</sup> Élisée Reclus, *Correspondance*, vol. 2, *op. cit.*, p.332.

La dernière page de *La Terre*, à cet égard, vibre de l'espoir de voir naître des cœurs sensibles aux dimensions du monde :

C'est grâce à cette forte éducation que le sentiment de la nature se développera dans toute sa grandeur. Il se pervertit par la routine et par la servitude ; c'est par la connaissance et par la liberté qu'il renaît. La science, qui transforme peu à peu la planète en un immense organisme travaillant sans relâche pour le compte de l'humanité, par ses vents, ses courants, sa vapeur d'eau, son fluide électrique, nous indique aussi les moyens d'embellir la surface terrestre, d'en faire le jardin rêvé par les poètes de tous les âges. Toutefois, si la science nous montre dans l'avenir l'image du globe transfiguré, ce n'est point elle seule qui pourra terminer la grande œuvre. Aux progrès de la connaissance doivent correspondre des progrès moraux<sup>16</sup>.

Toute la difficulté est bien que le développement de la science, depuis l'âge classique au moins, s'est désolidarisé de cette exigence morale et a défait toute solidarité avec le verbe poétique qui peut nous rappeler à cette double exigence de la justice et de la beauté sans laquelle notre liberté se mue en une revendication capricieuse et individuelle et donne au monde des fondements à même de nourrir la croyance que nous y occupons une place centrale, ce qui est un pur effet d'un sens mal compris de la liberté pour Élisée Reclus. Là contre, il s'agit d'inventer une géographie capable de porter simultanément exigence de savoir et émotion que la ou les choses visé par notre effort de connaissance doivent être en mesure de susciter. « L'enjeu est de porter un regard tant scientifique que poétique sur le monde, de ne pas assécher la matière du monde par une description trop clinique ou fastidieuse<sup>17</sup> », écrit Bertrand Guest dans une étude qu'il consacre à Humboldt, Thoreau et Reclus. « La poétique nouvelle entend garder en vie ce qu'elle prend en charge, ne pas le réduire au rang d'objet inerte<sup>18</sup>. » Conscient de l'annexion de la science à des intérêts privés, et même s'il reste attaché à l'idée d'un progrès effectif des pensées et des actions humaines, les brèches que veut ouvrir Élisée Reclus ne souffrent aucune ambiguïté :

Tant que les hommes seront en lutte pour déplacer les bornes patrimoniales et les frontières fictives de peuple à peuple, tant que le sol nourricier sera rougi du sang de malheureux affolés qui combattent soit pour un lambeau de territoire, soit pour une question d'honneur prétendu, soit par rage pure, comme les barbares des anciens jours, la terre ne sera point ce paradis que le regard du chercheur aperçoit déjà par-delà les temps<sup>19</sup>.

---

<sup>16</sup> Élisée Reclus, *La Terre*, vol. 2, *op. cit.*, p.756-757.

<sup>17</sup> Bertrand Guest, *Révolutions dans le cosmos. Essais de libération géographique : Humboldt, Thoreau, Reclus*, Paris, Classiques Garnier, 2017, p.84.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Élisée Reclus, *La Terre*, vol. 2, *op. cit.*, p.757.

À cette entrevue d'un futur désirable que permet la connaissance de la terre, dans sa dimension d'immensité présente, il faut ajouter une formation du cœur et de la sensibilité, qui passe par une parole poétique capable de nous faire renoncer au petit territoire cadastré où nous avons nos repères et nos habitudes, pour pénétrer dans un monde capable d'élargir nos manières de l'habiter. Pour Élisée Reclus, il n'y a que la fraternité humaine qui soit capable de donner au globe ce visage définitif dont la science ne propose qu'une esquisse provisoire, ce qui semble suggérer qu'il reste dans la sensibilité d'Élisée Reclus quelques traces de la foi que son père a tenté de lui transmettre :

Les traits de la planète n'auront point leur complète harmonie tant que les hommes ne seront pas unis en un concert de justice et de paix. Pour devenir vraiment belle, la « mère bienfaitrice » attend que ses fils se soient embrassés en frères et qu'ils aient enfin conclu la grande fédération des peuples libres<sup>20</sup>.

C'est à la fraternité, à la justice et la paix qu'il appartient d'achever la génération, pour ne pas dire la création, du monde. Cette affirmation, qui est plus qu'une pétition de principe, frappe par les accents eschatologiques, sinon bibliques, qu'elle apporte au sein d'un espace discursif qui se donne pourtant comme une approche savante du monde sensible, ce qui leste la géographie d'Élisée Reclus d'une charge existentielle considérable. C'est qu'Élisée Reclus, ainsi que le souligne Joël Cornuault, « est attentif au devenir scientifique non en tant qu'il ouvre des perspectives ascendantes à l'économie – ce qui est le but d'une science sans humanisme, d'une science de mécanicien –, mais en tant qu'il a une vocation sociale, au service de la communauté humaine, et en tant qu'il s'appuie sur un sentiment de la nature développé<sup>21</sup> ». Comment cet horizon d'émancipation et de fraternité conféré au savoir géographique pourrait-il tenir sans le soutien d'une parole poétique qui le comprend intimement et que le géographe lui-même doit pouvoir exercer pour son propre compte ? Le sentiment de la nature peut et doit en effet être soutenu et conforté par une expression poétique, délivrée dans une langue qui dit sensiblement son lien au sensible. Le savoir peut nous faire entrevoir un monde possible, la poésie peut nous montrer comment le travailler pour qu'il se donne comme un futur désirable, ce qui suppose de rompre ici et maintenant, sans délais ni négociations, avec tout ce qu'il y a de violence, d'injustice et de laideur dans les environnements d'existence qui sont les nôtres.

---

<sup>20</sup> *Ibid.*

<sup>21</sup> Joël Cornuault, *Élisée Reclus. Six études en géographie sensible*, Paris, Isolato, 2008, p.21.